

Les paysages linguistiques urbains à Narbonne : une promenade imaginaire

Linguistic urban landscapes in Narbonne: An imaginary city walk

Divna Stevanović-Soleil

Volume 21, Number 2, 2024

Notes de recherche sur les paysages urbains : reflets fidèles ou images déformées de la diversité sociolinguistique ? Volet 2 : paysages linguistiques européens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1112954ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1112954ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Chaire BMO en diversité et gouvernance

ISSN

1913-0694 (print)

1913-0708 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Stevanović-Soleil, D. (2024). Les paysages linguistiques urbains à Narbonne : une promenade imaginaire. *Diversité urbaine*, 21(2), 17–31.
<https://doi.org/10.7202/1112954ar>

Article abstract

The contemporary urban landscape of the city of Narbonne hides the cultural diversity present in its history. As a matter of fact, Narbonne was the oldest Roman colony in Gaul, inhabited by Latin and Celtic speaking populations. This linguistic diversity was still visible in the 19th century, in the fortifications of the city built in the 16th century. The recent creation of *Narbo Via* Museum gave the possibility to concentrate in one place an important collection of Latin inscriptions, echoing the past linguistic diversity of the city as well as the 16th-century fortifications, which once made visible the Latin language in Narbonne cityscape more directly.

Les paysages linguistiques urbains à Narbonne : une promenade imaginaire

Linguistic urban landscapes in Narbonne: An imaginary city walk

DIVNA STEVANOVIĆ-SOLEIL

TDAMAM-UMR 7297

Aix-Marseille Université

France

divna@free.fr

RÉSUMÉ ■ L'aspect actuel de la ville de Narbonne ne laisse pas transparaître la diversité culturelle dans ses paysages urbains et pourtant, celle-ci a marqué son histoire. En effet, la plus ancienne colonie de droit romain des Gaules, la ville de Narbonne, a certainement connu des populations latinophones et celtophones et de ce fait une certaine diversité linguistique, encore visible au XIX^e siècle dans l'enceinte de la ville construite au XVI^e siècle. La création récente du Musée *Narbo Via* qui rassemble une importante collection lapidaire, dont de nombreuses inscriptions en langue latine, permet désormais à la fois de donner une image plus bigarrée du passé linguistique narbonnais et de rappeler ces remparts qui autrefois rendaient présente la langue latine d'une manière plus directe dans le paysage urbain.

MOTS CLÉS ■ Narbonne, langue latine, épigraphie, paysage urbain, *Narbo Via*

ABSTRACT ■ The contemporary urban landscape of the city of Narbonne hides the cultural diversity present in its history. As a matter of fact, Narbonne was the oldest Roman colony in Gaul, inhabited by Latin and Celtic speaking populations. This linguistic diversity was still visible in the 19th century, in the fortifications of the city built in the 16th century. The recent creation of *Narbo Via* Museum gave the possibility to concentrate in one place an important collection of Latin inscriptions, echoing the past linguistic diversity of the city as well as the 16th-century fortifications, which once made visible the Latin language in Narbonne cityscape more directly.

KEYWORDS ■ Narbonne, Latin language, epigraphy, urban landscape, *Narbo via*.

1. L'exceptionnelle cité de Narbonne¹

Si nous nous intéressons à la diversité linguistique inscrite dans les paysages urbains d'un point de vue diachronique, force est de constater que la ville de Narbonne présente un cas d'étude extrêmement intéressant. En effet, si les premiers touristes qui ont visité Narbonne ont souvent été

décus par l'indigence des antiquités romaines conservées dans cette ville, comme nous le rappelle Chantal Alibert², les touristes d'aujourd'hui la traversent souvent sans même se rendre compte de la diversité linguistique et culturelle dont elle s'enorgueillissait autrefois³. D'une part, le tourisme actuel est moins tourné vers les antiquités gréco-romaines qu'il ne l'était à ses débuts⁴ et, d'autre part, lorsque nous arpentons aujourd'hui les rues de Narbonne, presque rien ne nous indique que nous empruntons les pas des populations aux langues et coutumes diverses, qui ont habité cette ville pendant plusieurs siècles. Pourtant, contrairement à Nîmes par exemple, Narbonne, la plus ancienne colonie de droit romain des Gaules, qui s'appelait *Narbo Martius* à l'époque romaine, n'a conservé aucun des grands monuments immédiatement reconnaissables comme faisant partie du patrimoine architectural romain : amphithéâtre, théâtre ou encore temple romain⁵. Le seul monument donnant une modeste empreinte romaine au centre-ville de Narbonne de nos jours est une petite portion de la plus ancienne route romaine en Gaule, la *via Domitia*, que l'on peut voir Place de l'Hôtel de Ville. Dans le paysage linguistique urbain narbonnais, l'un des rares signes de présence de la langue latine est ainsi l'inscription contemporaine *Via Domitia*, qui se trouve au-dessus de cette portion de route (Image 1⁶).

Si nous songeons au fait que les voyageurs qui passaient par cette ville entre le XVI^e et le XX^e siècle ne pouvaient pas voir ces pavés romains, nous pouvons comprendre leur déception de ne rien voir de romain dans une ville qui a donné le nom à toute la *Gallia Narbonensis*, province romaine,



IMAGE 1 : *Via Domitia* à Narbonne

Source : Olivier Soleil, 2022

et dont la magnificence a été célébrée par les auteurs anciens. En effet, les voyageurs des XVII^e et XVIII^e siècles arrivaient à Narbonne en étant conscients de fouler le sol de l'ancienne capitale de la province et, pour certains, après avoir lu des vers célébrant la ville, comme ceux d'Ausone. Cet homme de lettres, originaire de Bordeaux, au IV^e siècle de notre ère, décrit la ville dans sa *Liste des villes célèbres* de la façon suivante :

Tu arboras la première, dans les Gaules, le nom romain, et les faisceaux d'un proconsul du Latium. Qui rappellera tes ports, tes montagnes, tes lacs ? Tes peuples divers, si différents de costume et de langage ? et ce temple antique de marbre de Paros, d'une si imposante magnificence, et que n'auraient méprisé autrefois, ni Tarquin, ni Catulus, ni enfin celui des Césars qui releva les combles dorés du Capitole ?⁷

Les vers d'Ausone font ressortir l'une des caractéristiques les plus importantes de la ville, notamment sa diversité culturelle en général et sa diversité linguistique en particulier⁸. Cette observation d'Ausone est d'ailleurs confirmée par les recherches archéologiques et historiques les plus récentes : M.-L. Bonsangue décrit la société narbonnaise à l'époque romaine comme « un univers civique caractérisé par une population composite et d'origines ethniques diverses sur laquelle se greffe une société très complexe aux traits distinctifs bien spécifiques » (Bonsangue, 2021 : 148). Évidemment, cette diversité ethnique et linguistique renvoie à des langues autres que le latin, mais nous nous concentrerons dans le cadre de cette contribution sur la présence de la langue latine et de la culture romaine dans les paysages urbains narbonnais. Ainsi, l'objectif de la présente étude est de voir si le passé latinophone de la ville de Narbonne transparaît actuellement dans ses paysages. De ce point de vue, l'ouverture en 2021 du Musée Régional *Narbo Via* représente un changement culturel majeur, permettant précisément d'apercevoir en diachronie la diversité linguistique urbaine de Narbonne. L'apport principal de notre travail consistera donc en une analyse de la manière dont les inscriptions latines exposées au Musée *Narbo Via* s'articulent avec les paysages urbains actuels de la ville de Narbonne : nous explorerons tout d'abord une partie de la collection épigraphique de ce Musée (partie 2), pour nous intéresser ensuite aux traces encore visibles dans les rues de Narbonne de son passé romain (partie 3).

2. Le Musée *Narbo Via*

L'ouverture récente du Musée Régional de la Narbonne Antique (*Narbo Via*), dans lequel est actuellement conservé le patrimoine archéologique de la ville, permet d'observer et de lire de nombreuses inscriptions latines qui

ont été découvertes dans la capitale de la Gaule Narbonnaise. Le bâtiment du Musée, caractérisé par une architecture contemporaine dépourvue de contexte historique gallo-romain, semble refléter une volonté d'associer la longue histoire de la ville aux développements urbains les plus récents et ne suggère en rien le contenu de ses collections (Image 2)⁹.



IMAGE 2 : Le Musée Narbo Via

Source : Olivier Soleil, 2022

Les concepteurs de l'aménagement intérieur du Musée montrent, en revanche, la volonté de plonger les visiteurs dans l'époque romaine pour la faire revivre et pour recréer une réalité différente de celle que nous connaissons, et ce, autant par le biais de technologies modernes que par le biais de solutions scénographiques originales. La visite s'apparente ainsi par moments à une promenade imaginaire dans les rues d'une Narbonne disparue. Ainsi, il nous est expliqué que le Mur lapidaire, avec ses inscriptions funéraires qui accueillent le visiteur, conduira ce dernier « vers le parcours permanent, tel un voyageur antique longeant les nécropoles pour entrer dans la ville » (Papin, 2015 : 93). Ce Mur lapidaire représente, en effet, un dispositif très original permettant d'exposer les blocs de pierre romains, découverts à Narbonne et montrant soit des inscriptions soit des bas-reliefs aux motifs divers : il se compose de deux unités de rangement d'une hauteur de plus de 8 mètres et d'une longueur de 72 mètres offrant 900 emplacements pour les pièces de la collection lapidaire (Image 3). Les inscriptions que nous pouvons voir et lire, de loin et de près, grâce aux outils numériques mis à la disposition des visiteurs, donnent une idée de la très grande diversité sociale des anciens habitants de la ville¹⁰.



IMAGE 3 : Mur lapidaire dans le Musée *Narbo Via*

Source : Olivier Soleil, 2022

À titre d'exemple, nous observons de nombreuses inscriptions funéraires dont certaines conservent le souvenir de différents petits artisans installés à Narbonne, alors que d'autres nous informent sur les métiers du spectacle avec d'anciens gladiateurs et jongleurs. D'autres encore fournissent des informations sur les métiers du commerce et des transports maritimes¹¹. Au sein de ce vaste ensemble épigraphique, le corps médical est très bien représenté avec huit inscriptions, soit les noms de huit médecins qui ont exercé leur métier dans la ville de Narbonne. La majorité de ces praticiens ont vécu entre le I^{er} siècle av. è. c. et le I^{er} siècle è. c. L'un d'entre eux est P. Lucceius Menes, dont l'inscription funéraire se trouve actuellement au Musée *Narbo Via* (Image 4)¹². Le surnom de ce



IMAGE 4 : Inscription funéraire du médecin Lucceius Menes

Source : Olivier Soleil, 2022

médecin, Menes, a une consonance grecque, ce qui n'est pas surprenant, car nous savons que la médecine était importée à Rome depuis la Grèce et que porter un nom grécisant pouvait être une bonne publicité pour le médecin. De plus, il s'agit d'un esclave affranchi, dont le patron s'appelait Philinos, soit le nom d'un des plus célèbres médecins de l'île de Cos. Ce fait nous incite à penser que Philinos était lui-même médecin et que l'inscription funéraire de Menes cherche à célébrer sa propre mémoire non seulement à travers son surnom grécisant, mais aussi à travers le surnom de son patron, rappelant un médecin grec illustre, fondateur de l'école empirique au III^e siècle av. è. c.

Cette façon de présenter la collection lapidaire de la ville de Narbonne, sous la forme d'un mur constitué de pièces assez hétérogènes, rappelle visuellement les anciennes fortifications de la ville, construites au XVI^e siècle, sous le règne de François I^{er}¹³. Ce roi s'est rendu à deux reprises à Narbonne et a donné l'ordre de réunir tous les vestiges anciens, allant même jusqu'à démolir les ruines de vieux édifices afin d'en récupérer des matériaux qui seront réutilisés dans la construction des nouvelles fortifications (Eydoux, 1981 : 25). Ainsi, les fortifications ont été érigées non seulement à l'aide de pierres de taille, mais également d'inscriptions et de bas-reliefs romains. Cette réutilisation des blocs de pierre anciens s'observe également ailleurs, dans d'autres parties de l'Empire romain, mais le cas de Narbonne est tout de même exceptionnel, tant par le nombre d'éléments anciens réutilisés que par la lisibilité de ces éléments dans le paysage urbain. Ces fortifications seront déclassées et détruites à la fin du XIX^e siècle, mais Prosper Mérimée pouvait encore, en 1835, admirer ce mur lors de ses promenades. Il est intéressant de rappeler ici ses impressions (Eydoux, 1981 : 25) :

Les murailles de Narbonne sont comme un musée de plein air, car, dans toute leur étendue, elles présentent une suite de bas-reliefs, d'inscriptions et de fragments antiques, mêlés aux pierres de taille. Il faut rendre justice à l'ingénieur de François I^{er} qu'il a placé la plupart de ces inscriptions de manière à pouvoir être lues; qu'il n'a point retourné ni détruit les bustes et les bas-reliefs; enfin qu'il a plaqué à l'intérieur des portes des fragments de sculpture qui lui ont paru les plus curieux.

Ainsi, P. Mérimée insiste sur le fait que les inscriptions étaient placées de manière à pouvoir être lues, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas été placées de sorte à cacher le texte latin. Cela laisse suggérer que le promeneur pouvait – à condition que l'inscription fût suffisamment proche de ses yeux – reconnaître et lire le texte latin. Il est intéressant de noter que bon nombre de ces inscriptions étaient d'origine funéraire et que le Narbonnais du XIX^e siècle pouvait ainsi en apprendre plus sur les anciens citoyens de sa

ville¹⁴. Certaines de ces inscriptions étaient particulièrement touchantes ou intéressantes, notamment celles ornées d'un bas-relief, évoquant le métier du défunt. Tel est le cas de l'inscription d'un boulanger (*pistor*), Marcus Careius Asisa (Image 5)¹⁵:



IMAGE 5 : L'autel funéraire de Marcus Careius Asisa

Source : Olivier Soleil, 2022

Notre promeneur pouvait donc admirer de jolis bas-reliefs, à l'instar de celui-ci, qui met en scène un mulet actionnant une meule à grain sous le regard vigilant d'un chien : une scène qui symbolise le métier du défunt. Ce dernier a commandé cette pièce de son vivant en vue de perpétuer le souvenir de sa femme, de sa fille et de lui-même. De plus, l'inscription en latin nous apprend que ce boulanger avait perdu son épouse et sa fille en un seul et même jour :

Mater cum gnata iaceo miserabile fato
Quas pura et una dies detulit ad cineres.
Mère, je gis ici avec mon enfant en raison d'un triste destin
Nous qu'un seul et même jour a réduites en cendres.

C'est par un distique élégiaque touchant que notre artisan rappelle le souvenir de sa femme et de sa fille. Faire graver un poème et un bas-relief sur sa pierre tombale n'était pas donné à tous les Narbonnais et Marcus Careius Asisa devait donc faire partie des plébéiens plutôt aisés de la ville.

Ce témoignage de la vie quotidienne des défunts de *Narbo Martius* les rapproche paradoxalement de nous, comme il est d'ailleurs souvent le cas



IMAGE 6 : Stèle funéraire d'un cuisinier

Source : Olivier Soleil, 2022

avec les inscriptions funéraires gréco-romaines. De plus, il nous présente une civilisation romaine différente, non pas celle des « grands textes », de Virgile et de Cicéron, mais celle des « petites gens », des petits artisans et de leurs familles. Cette civilisation romaine se reconnaît aussi dans d'autres inscriptions funéraires, celles des coiffeurs-barbiers ou tondeurs¹⁶ ou encore celle d'un cuisinier. À titre d'exemple, Manius Egnatius Lucius, cuisinier ou *cocus* en latin, a fait dessiner sur sa stèle un couteau, symbole de sa profession (Image 6). Comme le fait remarquer M.-L. Bonsangue, ce cuisinier avait probablement pratiqué son activité de façon indépendante, sans être affilié à une maisonnée, comme certains autres cuisiniers de l'Empire dont nous connaissons les inscriptions funéraires¹⁷. Il possédait peut-être sa propre taverne ou proposait ses services à ces concitoyens moyennant une rétribution. Ce cuisinier faisait ainsi partie de ces artisans relativement aisés de la ville de Narbonne et cherchait à mettre en valeur son corps de métier, à l'aide de la représentation du couteau gravée dans la partie centrale de la stèle.

Cette promenade imaginaire le long des anciennes murailles de Narbonne et dans les environs de la ville permet aux visiteurs d'évoquer les cuisiniers et les boulangers, mais également les médecins. Rappelons-le, la présence des médecins à Narbonne est attestée par huit inscriptions nous montrant des praticiens dont la réussite économique n'est pas la même.

En effet, si un médecin oculiste du nom de Lucius Suestilius Aprodisius¹⁸ (Image 7) est assez aisé pour pouvoir se payer une stèle en marbre, d'autres médecins, dont Lucceius Menes déjà mentionné, ont fait inscrire leurs noms dans des stèles en calcaire. La plupart de ces médecins semblent, en revanche, vouloir se donner une identité grecque, ce qui n'est guère surprenant, vu l'association pérenne de cette profession, dans le monde gréco-romain, avec les sujets hellénophones de l'Empire¹⁹. Ainsi, notre oculiste a pour *cognomen* Aprodisius.

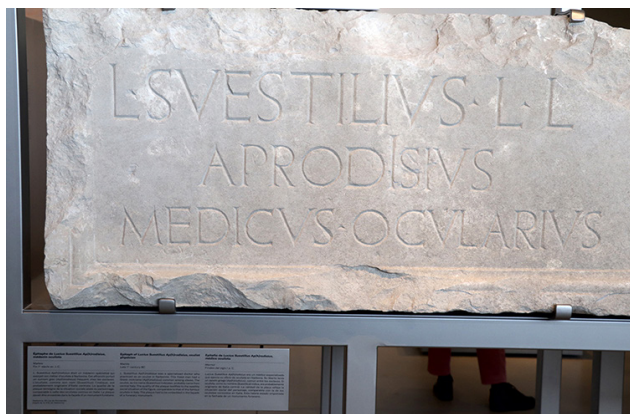


IMAGE 7 : Stèle du médecin ophtalmologue

Source : Olivier Soleil, 2022

La visite du musée *Narbo Via* incite finalement à imaginer le promeneur curieux parcourant la ville entre le XVI^e et le XIX^e siècle : s'il ne méprisait pas une culture romaine « intimiste », il pouvait contempler les anciennes murailles et lire – lorsque cela était possible – les messages laissés pour la postérité par les Narbonnais de l'époque romaine. C'est à l'exercice d'une promenade imaginaire que nous nous livrons, en essayant de nous représenter un promeneur assez attentif pour reconnaître l'existence discrète des signes d'une diversité linguistique dans le paysage urbain. Il est intéressant de noter que la démarche de François I^{er}, qui consistait à réutiliser le matériel de construction d'origine romaine pour ériger les nouvelles fortifications de la ville, ne s'explique pas uniquement par des raisons matérielles (manque de matériel de construction), mais également par la volonté de renouveler la ville à l'aide des plus belles pièces en pierre anciennes. Ce faisant, François I^{er} semble s'inscrire dans une tradition ancienne, aussi bien architecturale que scripturale. En effet, nous savons que l'empereur Auguste – et d'autres empereurs à sa suite – réutilise les plus beaux fragments décoratifs anciens pour embellir et rénover la ville de Rome et que les techniques scripturales de certains auteurs de l'époque

impériale relèvent de cette même démarche esthétique, celle d'insérer dans son œuvre les plus beaux et les plus célèbres fragments d'œuvres anciennes afin de l'embellir et d'en rehausser son éclat²⁰. Ainsi, l'idée de la construction de nouvelles fortifications pour la ville de Narbonne au XVI^e siècle semble relever de cette même volonté de renouvellement fondée sur des valeurs esthétiques « classiques ». Ceci étant dit, les plus belles pièces de la ville de Rome et les plus belles pièces de la ville de Narbonne ne relèvent pas du même « registre ». À Narbonne, le promeneur curieux découvre les artisans et avec eux la « petite » histoire de la ville. Ce constat pourrait également expliquer la déception des touristes amateurs d'antiquités, car l'héritage romain existe à Narbonne, mais il demeure rarement monumental comme celui à Rome ou même à Nîmes.

3. Les rues de Narbonne

Lorsque l'œil du promeneur contemporain a été habitué à contempler de nombreux bas-reliefs et inscriptions romaines, grâce à la visite du Musée *Narbo Via*, il est en mesure de poser un regard différent sur les paysages urbains de Narbonne. En effet, certains signes du paysage urbain narbonnais se lisent sans aucune ambiguïté et inscrivent la ville dans la sphère culturelle romaine, alors que d'autres éléments du paysage dévoilent une présence « autre » plus difficile à lire. Pour reconnaître ces derniers, il faut avoir un œil vigilant.

La louve capitoline sur un socle – socle qui porte la fameuse abréviation *S.P.Q.R.* (*Senatus Populusque Romanus*) – que la ville de Rome (Image 8) a offert à la ville de Narbonne en 1982, à l'occasion des deux mille cent ans de la fondation de *Narbo Martius* par Rome, perpétue symboliquement les rapports de métropole à colonie entre les deux villes et inscrit clairement Narbonne dans la sphère culturelle romaine.

Exposée dans l'entrée du Palais Vieux, l'un des deux palais du Palais des Archevêques de Narbonne, cette composition est effectivement une référence à la « grande » culture romaine, aux mythes fondateurs de la ville. Il est d'autant plus intéressant de noter que certaines façades du Palais des Archevêques, les façades sud et ouest, gardent des traces d'une « autre » culture romaine (Courrier, 2021 : 214). En effet, elles nous montrent une série de signes de la diversité des paysages urbains narbonnais qu'il faut, à notre sens, interpréter différemment. L'œil du promeneur peut repérer, à condition d'observer attentivement les façades du Palais des Archevêques mentionnées, des éléments ornementaux qui peuvent être associés à la période romaine. Ainsi, en nous promenant autour du Palais, à l'actuelle place de l'Hôtel de Ville, nous observons plusieurs indices de la présence romaine (Image 9). Hormis le détail d'un bas-relief, représentant le thorax



IMAGE 8 : La louve capitoline offerte par la ville de Rome à la ville de Narbonne

Source : Olivier Soleil, 2022



IMAGE 9 : Le mur de la tour du Palais des Archevêques

Source : Olivier Soleil, 2022

d'un soldat romain, nous observons aussi des motifs végétaux et la tête d'un bovidé, motifs faisant également partie de la collection lapidaire du musée *Narbo via*.

À la différence de la louve capitoline, il ne s'agit pas ici de signes qui renvoient, sans aucune ambiguïté, à la « romanité » de Narbonne. Au contraire, nous relevons ici une diversité dans le paysage urbain qui est discrètement présente, uniquement perceptible pour les personnes à la recherche d'un héritage romain à Narbonne fusionné avec des éléments architecturaux postérieurs. En dépit de l'absence de la langue latine dans ce cas, cet agencement d'éléments romains avec des éléments postérieurs nous permet d'imaginer à quoi pouvaient ressembler les fortifications de François I^{er}, « truffées » d'inscriptions latines et de bas-reliefs romains. Comme nous l'avons déjà souligné, nombre de ces inscriptions étaient funéraires, témoignant d'une grande diversité de métiers pratiqués par les habitants de la ville, signe d'une possible prospérité et d'un certain dynamisme de Narbonne (Bonsangue, 2002). En outre, en continuant notre promenade imaginaire le long des murailles aujourd'hui disparues, nous pouvons imaginer ces morts interpellant les passants en latin, tel ce vendeur ambulant de pommes, représenté en bas-relief, qui s'écrit « Mesdames, mesdames, des pommes ! » (Papin, 2015 : 84-85). Un dialogue se noue ainsi, dans notre imagination, entre les voix emprisonnées dans la pierre – et pourtant toujours vivantes – et les passants narbonnais, du moins ceux qui avaient quelques notions de latin. Au terme d'une promenade imaginaire pareille dans les paysages urbains d'une Narbonne rêvée, nous en venons à nous demander si les vestiges archéologiques d'une ville ne sont pas plus à leur place lorsqu'ils sont incorporés aux entreprises architecturales successives, que lorsqu'ils se retrouvent isolés à l'intérieur d'un musée, privés de réinterprétations diverses que les différents bâtisseurs auraient pu leur donner.

Conclusion

La réflexion que nous avons menée ici représente davantage un possible chemin à suivre dans l'exploration des paysages urbains de la *Gallia Narbonensis*, dans toute leur diversité, qu'une étude définitive. En effet, les sites archéologiques grecs et gallo-romains de la Narbonnaise se caractérisent par des états de conservation très différents et il nous semble utile de tenir compte non seulement de la spécificité des histoires locales, mais aussi de la façon dont l'héritage ancien s'inscrit dans le paysage urbain actuel et des changements dans l'emploi qu'il a subis. De ce point de vue là, le cas de Narbonne est particulièrement intéressant, car, quoiqu'il s'agisse d'une ville romaine importante dont aucun monu-

ment emblématique ne subsiste, elle recèle une richesse épigraphique très importante permettant de faire revivre une ville ancienne non pas dans toute sa diversité architecturale, mais dans celle qui est sociale, un aspect de la culture de l'Antiquité souvent difficile à saisir et qui est, de par ce fait, particulièrement touchant pour les hommes d'aujourd'hui que nous sommes.

Notes

1. Je tiens à remercier les éditeurs de ce volume, consacré à la diversité linguistique dans les paysages urbains, K. Djordjevic Léonard, F. Scetti et E. Yasri-Labrique, pour m'avoir incitée à la réflexion autour des paysages urbains narbonnais.
2. Voir Alibert, 2002 : 64.
3. Chantal Alibert montre bien à quel point le regard que les voyageurs portaient à l'époque moderne sur les vestiges de la ville de Narbonne pouvait être négatif. En effet, une idée de décadence de la ville domine les jugements portés sur Narbonne, à tel point que la ville est dès le XVI^e siècle surnommée *latrina mundi* et *cloaca Galliae* (Alibert, 2002 : 63-64).
4. Certains historiens associent les débuts du tourisme moderne avec le phénomène du « Grand Tour », voyage de longue durée à travers l'Europe, et plus spécifiquement l'Italie et la ville de Rome, que les jeunes nobles anglais entreprenaient régulièrement au XVIII^e siècle dans le but de parfaire leur éducation, surtout celle touchant à la culture gréco-romaine (voir pour les différentes visions de l'histoire du tourisme moderne Zuelow, 2016 : 14-29).
5. Sur ce point, voir Lassalle et Papin, 2015.
6. Toutes les photographies qui figurent dans le présent article ont été prises par Olivier Soleil.
7. La traduction est celle de Corpet (Ausone, 1842 : 247).
8. Dans son étude consacrée à l'histoire de la ville de Narbonne antique, M. Gayraud constate que les gentilices et les surnoms italiens sont majoritaires entre l'époque d'Auguste et la fin du III^e siècle de n.è., ce qui indique que la population de Narbonne est durant cette période majoritairement italique. Il note aussi la présence des noms celtiques et gréco-orientaux, mais pour ces derniers il est difficile de dire s'ils sont le reflet d'une réelle immigration ou d'une mode des noms grecs. Il arrive à la conclusion que la population de Narbonne est, à l'époque impériale, un mélange d'immigrants italiens, gaulois et espagnols, d'indigènes, romanisés ou restés attachés à leurs coutumes celtes, de Grecs et d'Orientaux (Gayraud, 1981 : 411-478).
9. Pour le projet de la création du Musée Régional de la Narbonne Antique (MuRéNA) voir Lassalle et Papin 2015, ainsi que Lassalle 2015.
10. Maria Luisa Bonsangue a consacré plusieurs travaux à cette question : elle note que la seule ville romaine nous ayant laissé un plus grand nombre d'attestations de métiers différents est la ville de Rome. Elle s'efforce d'analyser cette donnée exceptionnelle et d'en proposer une interprétation (Bonsangue, 2002 et Bonsangue, 2021).
11. Sur la société de Narbonne au Haut-Empire on peut consulter les différents travaux de M.-L. Bonsangue, ainsi que sa belle synthèse récente (Bonsangue, 2021).
12. La synthèse la plus récente portant sur les médecins à Narbonne, celle de Paul Simelon, présente toutes les informations dont on dispose actuellement concernant

- ce corps de métier (Simelon, 2021). L'inscription funéraire de P. Lucceius Menes a été réinterprétée récemment à la lumière des nouvelles recherches consacrées aux médecins dans monde romain occidental (Agusta-Boularot et Courrier, 2021 : 743-745).
13. C. Courrier retrace la construction des remparts sous François I^{er} et l'importance de cette nouvelle architecture pour la tradition antiquaire à Narbonne, importante pour la connaissance que nous pouvons avoir du patrimoine romain narbonnais (Courrier, 2021 : 213-243).
 14. Les inscriptions latines de la ville de Narbonne ont été publiées tout récemment, en 2021, dans un volume monumental dirigé par S. Agusta-Boularot et C. Courrier (Agusta-Boularot et Courrier, 2021).
 15. En réalité, cette épitaphe a été découverte en 1908 dans les fondations du rempart « wisigothique », dans la cour de la maison Decourt (Agusta-Boularot et Courrier, 2021 : 794-797).
 16. Nous connaissons cinq inscriptions gardant la mémoire des barbiers-coiffeurs ou tondeurs de Narbonne. M.-L. Bonsangue précise que le terme *tonsor* avant le IV^e siècle de n. è. pouvait désigner aussi bien le métier d'un barbier-coiffeur que celui d'un tondeur d'animaux. Dans les villes connues pour l'importance de leur production textile, le terme peut renvoyer à ce deuxième métier et il est possible qu'à Narbonne, qui était connue pour sa production d'une laine de bonne qualité, le mot *tonsor* renvoie à la fois aux deux métiers (Agusta Boularot et Courrier, 2021 : 823-824).
 17. Nous ne connaissons qu'un seul cuisinier (*cocvs*) à Narbonne, Manius Egnatius Lucius (Agusta-Boularot, 2021 : 688-690).
 18. La plaque de marbre devait faire partie d'un monument funéraire et ce fait, ainsi que l'emploi du marbre et les dimensions importantes de la plaque laissent supposer une certaine aisance de ce médecin, supérieure à celle de ses confrères (Agusta-Boularot et Courrier, 2021 : 749-750).
 19. M. Gayraud note que cinq des sept médecins de Narbonne semblent être d'origine grecque, ou du moins ont des noms grecs, et une inscription nous conserve même le texte grec perpétuant la mémoire des deux médecins. Depuis l'étude de M. Gayraud, une autre inscription a été découverte et nous comptons maintenant huit médecins ayant exercé à Narbonne à l'époque romaine. Il faut souligner qu'il s'agit de l'une des deux seules inscriptions grecques découvertes à Narbonne : ce n'est pas un hasard si elle concerne le corps médical (Gayraud, 1981 : 548-550).
 20. Amneris Roselli montre bien à quel point la pratique du remploi en architecture impériale est une matrice de pensée utile dans la réflexion sur les pratiques scripturales d'un Arétée de Cappadoce par exemple (Roselli, 2005 : 414).

Bibliographie

- Agusta-Boularot S. et Courrier C. (dirs.). (2021). *Inscriptions Latines de Narbonnaise IX.1 Narbonne*. Paris, CNRS éditions.
- Alibert, C. (2002). Histoire d'un regard patrimonial et touristique : l'exemple de Narbonne (XVI^e-XX^e siècles). *Annales du Midi*, vol. 114, n° 237, p. 63-88.
- Ausone (1842). *Œuvres complètes*, (trad. E.-F. Corpet). Paris, Panckoucke.
- Bonsangue, M. L. (2002). Aspects économiques et sociaux du monde du travail à Narbonne, d'après la documentation épigraphique (I^{er} siècle av. J.-C. – I^{er} siècle ap. J.-C.). *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, n° 13, p. 201-232.

- Bonsangue, M. L. (2021). La société de Narbonne au Haut-Empire. Dans S. Agusta Boularot et C. Courrier (dirs.), *Inscriptions Latines de Narbonnaise IX.1 Narbonne*. Paris, CNRS éditions, p. 147-183.
- Courrier, C. (2021). Aux sources de l'épigraphie: tradition antiquaire et recueils d'inscriptions à Narbonne (XVI^e-XVIII^es.). Dans S. Agusta Boularot et C. Courrier (dirs.), *Inscriptions Latines de Narbonnaise IX.1 Narbonne*. Paris, CNRS éditions, p. 213-243.
- Eydoux, H.-P. (1981). L'enceinte de Narbonne du XVII^e siècle. *Bulletin monumental*, vol. 139, n° 1, p. 25-26.
- Gayraud, M. (1981). *Narbonne antique des origines à la fin du III^e siècle*. Paris, De Boccard.
- Lassalle, A. et Papin, C. (2015). Le Musée Régional de la Narbonne Antique (MuRéNA): un nouveau lieu de valorisation du patrimoine. *Patrimoines du Sud* [en ligne], n° 2. (mis en ligne le 27 août 2015, consulté le 02 octobre 2022).
- Papin, C. (2015). L'extraordinaire voyage dans le temps de la collection lapidaire de Narbonne. *Patrimoines du Sud* [en ligne], n° 2 (mis en ligne le 27 août 2015, consulté le 02 octobre 2022).
- Roselli, A. (2005). Areteo di Cappadocia lettore di Ippocrate. Dans Ph. van der Eijk (dir.), *Hippocrates in Context*. Leiden, Brill, p. 413-431.
- Simelon, P. (2021). Les médecins à Narbonne. Dans S. Agusta Boularot et C. Courrier (dirs.), *Inscriptions Latines de Narbonnaise IX.1 Narbonne*. Paris, CNRS éditions, p. 171-172.
- Zuelow, E. G. E. (2016). *A History of Modern Tourism*. New York, Palgrave.